

vétille. On se pressait, on se précipitait pendant la chaleur, au milieu de la pluie, sur le verglas, à travers la neige, la poussière ou le brouillard, pour être toujours à la portée de la voix du maître ou pour obtenir un de ses regards. Ceux qui se trouvaient le moins gênés étaient l'officier d'ordonnance, le page, le piqueur et les deux chasseurs qui précédaient la voiture de cinquante ou soixante pas environ ; ceux-là, dis-je, n'avaient à craindre que d'être gourmandés, parce que, les postillons réglant leur train sur l'allure de leurs chevaux, Napoléon trouvait qu'ils n'allaient jamais assez vite. "Ils vont comme des poules mouillées ? s'écriait-il en frappant des poings sur les côtés de sa voiture, nous n'arriverons jamais !" puis, abaissant une des glaces de devant, il passait la tête par la portière et s'adressait lui-même aux postillons :

"Allons donc ! allons donc, vous autres ! est-ce que vous dormez ? vous n'avancez pas, allongez donc !"

Lorsque Napoléon s'arrêtait, toute la suite faisait de même et descendait de cheval, excepté les chasseurs de l'escorte, qui restaient en selle. Si l'empereur descendait de voiture, quatre guides mettaient pied à terre, accrochaient la bayonnette au bout de la carabine, présentaient les armes et se tenaient autour de lui dos à dos ; mais aucun des officiers de la suite ne bougeait de place, à moins que l'empereur ne le permit en disant : "*Hors de selle, messieurs !*" Il sortait de voiture, lorsqu'il voulait respirer le grand air ou monter une côte à pied. Lorsqu'il voulait observer l'ennemi, à l'aide de sa lorgnette, le nombre de guides qui servaient de jalons était doublé, le carré dans lequel Napoléon se tenait s'élargissait d'autant et avançait, avec lui, selon ses mouvements, mais toujours à une distance de vingt-cinq ou trente pas. Lorsque les objets qu'il voulait reconnaître étaient par trop éloignés, le page de service, porteur de la longue-vue, la lui présentait sur sa demande ; l'empereur la posait sur l'épaule de ce dernier, et faisait ainsi ses observations. Cette nouvelle espèce de chevalet ne conservait pas toujours toute l'immobilité désirable, aussi l'empereur disait-il à ce page, d'un ton de gaieté mêlé cependant d'un peu d'impatience : "Tiens-toi donc, ne bouge donc pas . . . Ah ça ! monsieur, voulez-vous me faire l'amitié de rester un moment tranquille, si cela se peut." Et puis, lorsqu'il était las d'avoir fait poser son page, ou fatigué de regarder, parce que le plus souvent il n'y avait rien à voir, il remettait sa longue-vue aux mains du page, en lui donnant sur la joue un petit coup du revers de la main, comme pour le remercier de son obéissance et peut-être bien de la patience qu'il avait montrée.

Dans une circonstance semblable, c'était, je crois, la veille ou l'avant-veille de la bataille de Lutzen, l'empereur poussant une reconnaissance, croit remarquer au loin, quelque chose qui lui semble extraordinaire.

—Monsieur, dit-il à celui des pages qui était le plus près de lui, piquez des deux allez reconnaître ce que je vois là-bas et revenez vite, je vous attends ici.

Aussitôt le page enfourche son cheval et le prend si vivement que cavalier et monture roulent bientôt l'un sur l'autre. C'était au commencement du mois d'avril, il avait beaucoup plu la veille, le terrain était glissant. L'empereur fit un *ah !* provoqué par la crainte que le page ne se fût tué ; mais le voyant se remettre en selle aussitôt et courir de plus belle : "Le petit diable ! s'écriait-il, un autre se serait cassé bras et jambes ; mais lui, bah ! c'est une balle élastique."

*La fin au prochain numéro.*